

La liturgie d'aujourd'hui prend une tonalité particulière puisqu'elle nous invite à faire mémoire des femmes et des hommes qui nous ont précédés dans cette aventure à la fois longue et brève qu'est la vie humaine.

Cette mémoire ravive sans doute de vieilles blessures, une nostalgie teintée de tendresse, de révolte aussi peut-être, même si nous avons appris avec le temps à étouffer nos « pourquoi ? »

Que sont-ils devenus ceux que nous avons aimés et peut-être aussi visités ces jours-ci, jusqu'en leurs dernières demeures terrestres, dans ces cimetières qui ressemblent pour quelques jours à de magnifiques jardins ?

Ils sont au ciel, disons-nous familièrement.

Non pas que nous croyions, comme les gens du Moyen-âge, qu'un petit balcon est installé dans la 7^e sphère de la voûte céleste, qui permet aux défunts de profiter d'une vue plongeante sur notre humanité, ou encore que nous imaginions qu'ils flottent comme des nuages. Nous disons qu'ils sont au ciel tout simplement parce que le ciel est le seul moyen que nous avons de concevoir un peu l'infini.

En vérité, nous ne savons pas très bien ce que sont devenus ceux qui nous ont précédés, même si la question nous intéresse prodigieusement nous aussi, parce que nous avons l'espérance de les rejoindre.

Un jour, comme on dit.

Il est un texte qu'on lit parfois dans les sépultures et qui emprunte une très belle image.

C'est ça, la mort. Je suis au bord de la plage. Un grand voilier passe dans la brise du matin et part vers le large. Il est la beauté, il est la vie. Je le regarde, jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon.

Quelqu'un à mon côté dit : « Il est parti ». Parti vers où ? Parti de mon regard, c'est tout. Son mat est toujours aussi haut. Sa coque a toujours la force de porter sa charge humaine. Sa disparition totale de ma vue est en moi, pas en lui. Et juste au moment où quelqu'un près de moi dit : « Il est parti », il y en a d'autres qui, le voyant poindre à l'horizon et venir vers eux, s'exclament avec joie : « Le voilà ! ». C'est ça, la mort.

Oui, nous sommes comme cela, nous autres les humains, depuis la nuit des temps, à croire qu'il y a quelque chose après...

Alors, peut-être avons-nous aussi envie, pour exprimer les choses plus chrétiennement, d'emprunter ces mots d'une religieuse, sœur Marie du Saint-Esprit :

« Ce qui se passera de l'autre côté quand tout pour moi aura basculé dans l'éternité ? Je ne sais pas. Je crois seulement qu'un amour m'attend.

Je sais pourtant qu'alors, pauvre et dépouillée, je laisserai Dieu peser le poids de ma vie, mais ne pensez pas que je désespère.

...Non, je crois, je crois tellement qu'un grand amour m'attend.

Si je meurs, ne pleurez pas, c'est un amour qui me prend paisiblement.

Si j'ai peur... et pourquoi pas ? Rappelez-moi souvent, simplement, qu'un grand amour m'attend.

Mon Rédempteur va m'ouvrir la porte de la joie, de sa lumière.

Oui, Père, voici que je viens vers toi. Comme un enfant, je viens me jeter dans ton amour, ton amour qui m'attend.

Je crois seulement qu'un amour m'attend. »

La formulation de cette espérance a l'avantage de ne pas en dire trop et d'éviter les descriptions qui nous paraissent un peu puériles d'angelots, de petits nuages roses... et tout le reste. Elle dit aussi que je suis attendu et qu'il y a dans cet infini - que je suis appelé à rejoindre - un amour immense qui m'accueillera comme il a accueilli ceux que j'ai aimés sur cette terre...

Car notre espérance nous dit aussi que nous nous retrouverons. Saint Ambroise, dans les premiers siècles de l'Eglise le dit de belle manière en forme de prière :

« Seigneur, je vous le demande de toute l'ardeur de mes désirs, ne me séparez pas, après ma mort, de ceux que j'ai tendrement aimés pendant la vie. Seigneur, je vous demande que là où je serai, ceux-là soient aussi avec moi ».

Et cette espérance passe aussi par cette étrange parabole que raconte Jésus.

Elle nous incite à être prêts, comme ces serviteurs qui attendent leur maître au retour d'une noce.

Mais elle nous dit aussi qu'étrangement le maître, heureux de la vigilance de ces serviteurs « en train de veiller » ne leur dit pas seulement :

« C'est bien, vous avez fait votre devoir, je vous garde » ou encore « je penserai à vous pour la prime de fin d'année ».

Il passera la tenue de service et c'est lui, le maître, qui les fera passer à table et les servira.

Se peut-il que le Dieu que je désire servir – avec si possible la vigilance des serviteurs de la parabole qui restent éveillées au milieu de la nuit – que ce Dieu se mette, dans son immense amour, à nous servir ?

Mais après tout, Dieu ne s'est-il pas lui-même mis à genoux devant l'homme le soir du jeudi lorsque Jésus a pris la tenue de service pour laver les pieds de ses disciples ?

Voilà en tous cas une formidable espérance.

Ceux qui nous ont précédés ont désormais quitté la tenue de service et de voyage : ils sont arrivés au bout du chemin et c'est le Seigneur lui-même qui les accueille et les sert.

Mais n'y aurait-il pas quelques conditions d'accès pour être accueilli ainsi ?

***On ira tous au paradis*, chantait en 1972 Michel Polnareff. Peut-être bien que l'air nous trotte encore un peu dans la tête, d'ailleurs.**

Mais alors à quoi bon la vigilance ?

De toute manière, rassurez-vous, cette chanson n'appartient pas à notre répertoire paroissial. Mais notre tradition nous indique deux chemins qui nous permettent d'être accueilli dans cet infini auquel nous aspirons finalement dans une espérance portée par la foi.

Une vigilance qui s'exerce par un engagement auprès de nos sœurs et frères en humanité (« J'ai eu faim, tu m'as donné à manger »)

Et aussi la confiance dans le Dieu infini.

Du reste on n'a pas fini d'en discuter entre chrétiens.

Qu'est-ce qui compte le plus...

La foi ? La confiance ?

Les œuvres ?

Ce que nous faisons sur cette terre ?

Notre espérance et Dieu qui a donné sa vie pour nous ?

Nos actions bonnes ?

On a écrit des semi-remorques d'ouvrages bien documentés sur la question. Mais finalement, plutôt que de vous présenter un cours de théologie, ce que j'ai aussi appris à faire, j'ai davantage envie de raconter une petite histoire en forme d'apologue. La voici :

Au terme d'une longue vie, fort bien remplie, un paroissien entre au seuil de son éternité.

Je ne sais pas s'il passe par le tunnel de lumière dont on parle beaucoup, mais toujours est-il qu'il est accueilli avec bienveillance, mettons par saint Pierre, pour garder l'image traditionnelle.

Mais là, il est tout de même un peu surpris.

Il découvre un dispositif qui ressemble un peu aux jeux télévisés qu'il aimait beaucoup regarder à la maison de retraite.

Des espèce de compteurs très design, un podium et un micro derrière lequel il est invité à prendre place, comme pour une interview.

Voilà, lui explique-on, pour entrer, il faut 10 000 points. Alors, tranquillement, vous allez relire l'ensemble de votre existence et chaque fois qu'une action a été bonne, vous allez voir s'afficher le nombre de points qu'elle vous attribue. Lorsque nous serons à 10 000 points, vous pourrez entrer dans le bonheur qui n'a pas de fin.

Au début, confiant, notre homme récite la liste des mérites qui lui semblent de nature à comptabiliser la somme prescrite.

J'ai été au catéchisme : 1 point

J'ai donné de l'argent à la quête (souvent 2 euros) : 1 quart de points.

Puis, alors que sa vie adulte se déroule, il regarde de plus en plus inquiet le compteur qui ne semble guère avancer.

J'ai fait le catéchisme à des adolescents de troisième qui étaient pénibles : 3 points

J'ai été fidèle à mon épouse : 5 points

J'ai donné à mes enfants une instruction chrétienne : 4 points.

Lorsqu'il arrive à la fin de son récit, le compteur ne totalise que 492 points.

Il en faut 10 000, lui a-t-on dit...

« Vous n'avez pas autre chose ? », lui demande aimablement saint Pierre.

Si, il y a bien cette réconciliation avec son frère après l'héritage qui lui amène encore 2 points et ce casse-croûte offert à un clochard un soir glacial qui lui en rapporte encore 5 mais après... Là, il sèche comme un candidat à l'épreuve de rattrapage du bac...

« Votre score est de 499 points dit aimablement saint Pierre. Il vous en manque exactement 9 501 ».

L'homme sue maintenant à grosses gouttes et, désespéré, articule d'une voix blanche :

- « Je ne vois pas, je ne peux plus que m'en remettre à la miséricorde de Dieu »

A ce moment, une musique céleste retentit, le podium s'illumine et on lui annonce :

- « Bravo, cette réponse vous rapporte 9 501 points, rentrez dans l'éternité bienheureuse » !

Vous me pardonnerez, c'est juste une petite histoire. Mais après tout, je me suis aussi rappelé que le premier homme à être canonisé dans l'histoire de l'Eglise, en quelques secondes, sans procès au Vatican – qui d'ailleurs n'existait pas encore – c'était un truand au casier judiciaire à rallonge comme on le voit en Luc 23 41-43 :

Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. »

Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton Règne. »

Jésus lui répondit : « Amen, je te le déclare : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

Alors conjugurons peut-être la vigilance pour nous-mêmes et l'espérance aussi, pour nous et pour tous ceux qui nous quittés et pour qui nous prions aujourd'hui.